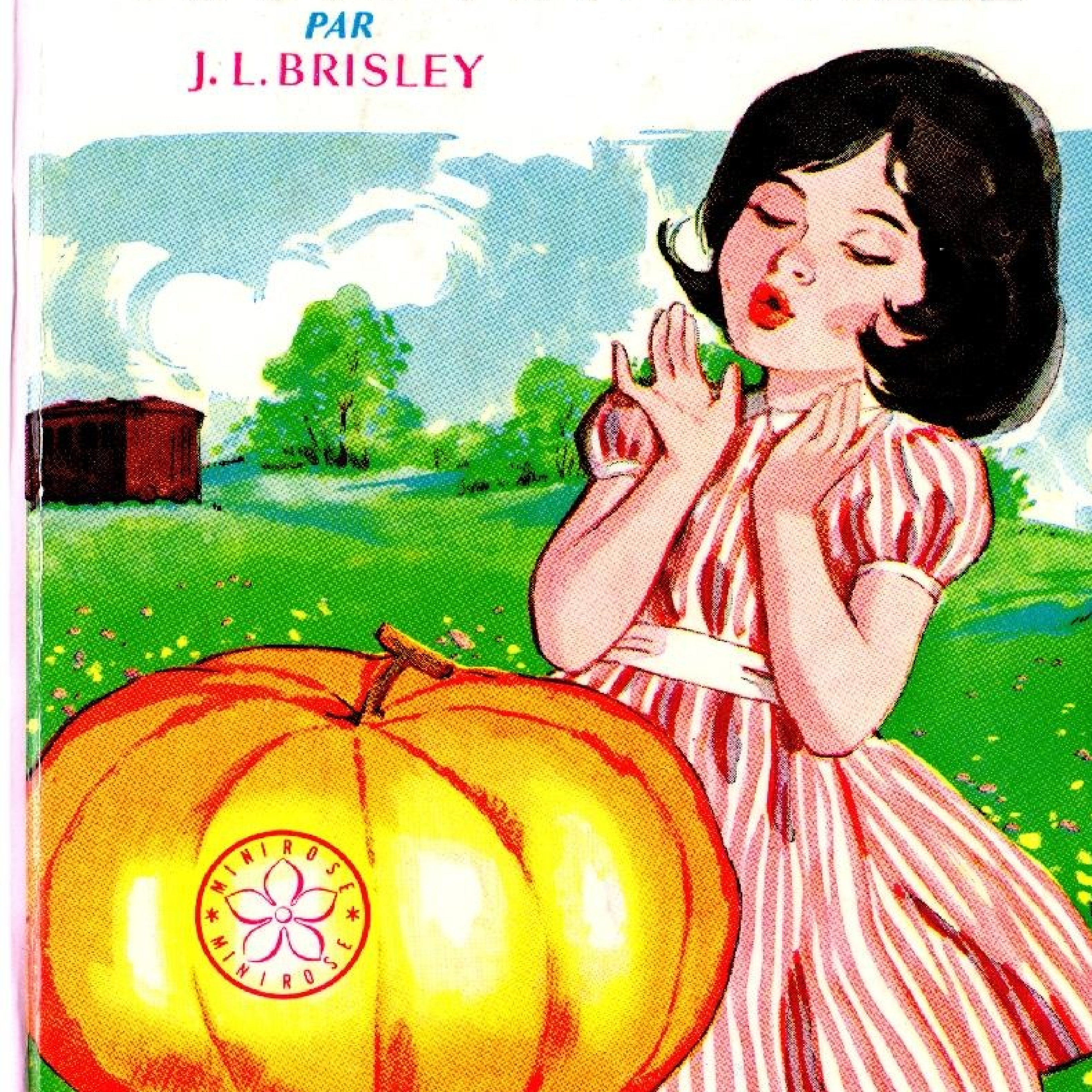
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

LES SURPRISES D'UNE TOUTE PETITE FILLE

PAR

J. L. BRISLEY



RESUME

Pour les toutes petites filles comme Mili-Mali-Malou, chaque journée qui commence apporte une nouvelle découverte, une nouvelle surprise.

Aujourd'hui, c'est un vieux wagon abandonné qui lui permettra de faire, avec son ami Boby, un merveilleux voyage imaginaire. Demain, ce sera une plante mystérieuse qu'elle repiquera dans son jardin et qui donnera… devinez quoi ? Après-demain, elle sera demoiselle d'honneur au mariage du forgeron… Comme tout est amusant dans le petit monde de Mili-Mali-Malou !

JOYCE L. BRISLEY

LES SURPRISES D'UNE TOUTE PETITE FILLE

ILLUSTRATIONS DE MADELEINE PRÉVÔT





CHAPITRE PREMIER
Mili-Mali-Malou découvre un train.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou et son ami Boby Blin jouaient au bord du petit ruisseau qui, vous vous rappelez, courait à travers champs, derrière la jolie maison blanche au toit de chaume où habitait Mili-Mali-Malou avec Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine.

Mili-Mali-Malou et Boby Blin avaient enlevé leurs chaussures, leurs chaussettes, et ils pataugeaient dans l'eau, en s'amusant à fureter entre les grosses pierres et les plaques de mousse. Mais, comme ils devaient toujours regarder où ils mettaient les pieds, ils n'auraient probablement pas remarqué quelque chose de très curieux, de l'autre côté du ruisseau, si, soudain, un pic ne s'était pas mis à taper du bec sur le tronc d'un vieil arbre – toc-toc-toc-toc ! –, ce qui fit lever les yeux à Boby Blin.

Il ne parvint pas à voir le pic, mais il aperçut la chose curieuse.

« Hé ! dis donc ! qu'est-ce que c'est que ça, là-bas ? demanda-t-il, en se redressant et en regardant au loin.

— Quoi ? Où donc ? demanda Mili-Mali-Malou, en se redressant elle aussi.

— Là-bas ! » dit Boby Blin, en tendant le bras.

Mili-Mali-Malou regarda dans la direction indiquée, et elle vit, de l'autre côté du ruisseau, tout en haut de la prairie, quelque chose qui ressemblait à un train. Pourtant, il n'y avait pas de chemin de fer qui passait dans le voisinage.

« On dirait un train ! s'écria Mili-Mali-Malou.

— Hum ! Hum ! fit Boby Blin.

— Comment a-t-il pu venir dans ce coin ? demanda Mili-Mali-Malou.

— On a dû le traîner jusqu'ici, dit Boby Blin.

— Mais pour quoi faire ? demanda Mili-Mali-Malou. Qui l'a traîné jusqu'ici ? Et quand l'a-t-on amené ? »



Boby Blin ne répondit rien. Il sortit du ruisseau pour aller chercher ses chaussures et ses chaussettes, retraversa le ruisseau en les tenant à la main, alla s'asseoir dans l'herbe sur l'autre rive et commença à se sécher les pieds avec son mouchoir. Mili-Mali-Malou traversa elle aussi le ruisseau avec ses chaussures à la main, et elle se hâta de les enfiler. Puis,

bien que ses doigts de pieds fussent tout recroquevillés dans ses chaussures, car ils étaient encore humides et froids, elle se mit à courir derrière Boby Blin, remonta la rive en pente, traversa la prairie et s'approcha du train.

Ils tournèrent autour de lui en ouvrant de grands yeux. Le train n'avait ni locomotive ni fourgon à bagages. Ce n'était qu'un wagon de voyageurs, reposant dans l'herbe sur ses grosses roues d'acier, et il faisait un effet bizarre, planté au milieu des pâquerettes et des boutons d'or.

« On dirait une drôle de petite maison, dit Mili-Mali-Malou, qui grimpa sur le marchepied pour regarder à l'intérieur par les portières. J'aimerais bien qu'on puisse y jouer. Regarde un peu ! ... Ici, ce serait la cuisine, là-bas le salon, et tout au bout la chambre à coucher. Si nous pouvions y entrer ! »

Le wagon avait plusieurs portes de chaque côté, et sur chacune d'elles était peint un grand 3. Boby Blin essaya de tourner les poignées. Toutes semblaient être bloquées. Mais la dernière ne l'était pas ! La portière s'ouvrit en grinçant et ils purent pénétrer dans l'un des compartiments.

« C'est un vieux wagon, dit Boby Blin en regardant tout autour de lui. Je suppose qu'on a dû l'abandonner.

— Quel dommage ! dit Mili-Mali-Malou. Eh bien ! il sera pour nous ! C'est nous qui l'avons trouvé. Nous pourrons habiter dedans et aller en voyage ! »

Quel jeu passionnant ! Ils refermèrent la portière et abaissèrent les vitres. Puis ils prirent place sur les deux banquettes de bois et s'imaginèrent qu'ils partaient en vacances. Quand ils se mettaient debout ou s'approchaient des portières pour regarder dehors, ils avaient du mal à conserver leur équilibre, parce que le train filait si vite, si vite ! Une fois même, il lança un long sifflement strident qui fit sursauter Mili-Mali-Malou. Alors Boby Blin éclata de rire, et il siffla de nouveau.

« Nous traversons une gare à toute vitesse », expliqua Boby Blin.

L’instant d’après, Mili-Mali-Malou faillit tomber à la renverse et bouscula Boby Blin.

« Nous venons de nous arrêter brusquement… Le signal doit être fermé », expliqua-t-elle. Et tous deux se précipitèrent à la portière pour regarder dehors. « Ça y est, le signal est ouvert… on repart ! dit alors Mili-Mali-Malou.

— Attention ! nous allons passer sous un tunnel ! » cria Boby Blin en tirant sur la sangle de cuir pour remonter sa vitre. Et Mili-Mali-Malou, de son côté, remonta en toute hâte sa vitre, afin d’empêcher la fumée d’entrer !



Lorsque le train s’arrêta enfin, ils descendirent et, autour d’eux, tout s’était complètement transformé. Maintenant, ils étaient au bord de la mer, le train était une petite maison et l’une des banquettes était la table. Ils y mirent comme nappe le mouchoir de Boby Blin, et placèrent au milieu une boîte rouillée emplie de boutons d’or.

Mais après avoir joué un certain temps, Boby Blin commença à se sentir en appétit, et ils comprirent alors tous deux qu’il était temps de rentrer chez eux. Ils finirent donc par refermer la portière de leur merveilleux train-maison, et décidèrent de se retrouver ici, le lendemain matin, le plus tôt possible.

Ils franchirent de nouveau le ruisseau, et Boby Blin s’en alla de son

côté, pour regagner le magasin de grains de son père. Mili-Mali-Malou traversa le champ dans une autre direction, et elle rentra dans la jolie maison blanche au toit de chaume où elle trouva Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton et Tantine qui s'apprêtaient à se mettre à table.



CHAPITRE II

Mili-Mali-Malou et le rétameur.

Le lendemain matin, Mili-Mali-Malou se hâta d'accomplir ses petites tâches habituelles : elle aida Maman à laver la vaisselle du petit déjeuner, à faire les lits et à essuyer les meubles. Puis, dès qu'elle fut libre d'aller jouer, elle fila de la maison et descendit jusqu'au ruisseau.

Boby Blin arrivait justement de l'autre côté. Elle l'attendit, puis tous deux traversèrent le ruisseau en parlant de leurs projets de voyage pour aujourd'hui.

« Le voilà là-bas ! » s'écria Mili-Mali-Malou, un peu comme si elle avait craint que le wagon ne fût parti pendant la nuit.

Et soudain, elle s'arrêta net. Boby Blin, lui aussi, s'arrêta.

Un homme, coiffé d'une casquette, était assis sur le toit de leur wagon et y fixait une sorte de cheminée. Une femme en tablier balayait la

poussière par une portière ouverte.

Dans un vieux landau délabré, un bébé poussait des cris perçants. Et un petit chien, qui gardait une charrette à bras surchargée de caisses et de ballots, se mit à aboyer en apercevant Mili-Mali-Malou et Boby Blin.

« Oh ! ils ont pris notre train ! murmura Mili-Mali-Malou.

— Peut-être que c'était le leur ? » dit Boby Blin.

Mili-Mali-Malou s'approcha du wagon et adressa quelques mots au petit chien. Celui-ci se réfugia sous la charrette à bras et continua à aboyer, mais en même temps il remuait la queue. La femme en tablier tourna la tête et les vit.

« Bonjour, madame, lui dit Mili-Mali-Malou. Il est à vous, ce train ?

— Oui, il est à nous, répondit la femme, en faisant tomber la poussière de son balai.

— Et vous allez habiter dedans ? demanda encore Mili-Mali-Malou.

— Oui, dit la femme. Nous l'avons acheté pour ça, nous l'avons fait transporter ici, et ce sera notre nouvelle maison.

— Il est à vous, ce bébé ? » demanda Boby Blin, en faisant doucement balancer le landau. L'enfant cessa de pleurer et le regarda. « Comment s'appelle-t-il ? »

La femme eut alors un sourire.

« Il s'appelle Martin Martin, comme son père, répondit-elle. C'est pratique, pas vrai ? Comme ça, peu importe qu'on les appelle l'un ou l'autre par leur prénom ou par leur nom, puisque c'est tout pareil ! »

Au même moment, l'homme assis sur le toit laissa tomber son marteau dans l'herbe, et il cria :

« Hé ! mon gars ! ramasse-moi ça, veux-tu ? »



Alors Boby Blin alla ramasser le marteau et le lui tendit. L’homme se pencha pour l’attraper, et continua à fixer sa cheminée, tandis que Boby Blin l’observait, et lui passait d’autres outils quand il en avait besoin. L’homme lui dit que cette extrémité du wagon serait la cuisine (exactement comme l’avait imaginé Mili-Mali-Malou !). Il dit aussi qu’il abattrait la cloison entre ce compartiment et le compartiment voisin, pour que la cuisine soit plus grande. L’autre extrémité du wagon serait la chambre à coucher, et les longues banquettes serviraient de lits.

Pendant ce temps, Mili-Mali-Malou continuait à bercer le bébé pour le faire tenir tranquille, et elle se liait d’amitié avec le petit chien. La femme lui raconta qu’elle avait apporté, dans sa charrette à bras, plusieurs morceaux d’étoffe où elle couperait des rideaux. Elle avait aussi l’intention de faire un bout de jardin tout autour du wagon, elle y planterait des choux et des pommes de terre, et comme ça, la petite maison aurait plus belle allure. Elle dit enfin que son mari était rétameur, et qu’il espérait trouver du travail en réparant les bassines et les casseroles dans les villages voisins. Ce serait plus agréable que de parcourir tout le pays pour chercher du travail, comme ils l’avaient fait jusqu’à présent.

Puis elle demanda à Mili-Mali-Malou si elle ne pensait pas que le bébé aurait une très jolie petite maison, une fois tous les travaux terminés.

Mili-Mali-Malou lui répondit qu'elle en était certaine.

Un peu plus tard, la femme alla retirer de la charrette une poêle à frire, des saucisses enveloppées dans du papier journal, ainsi qu'une casserole (que Mili-Mali-Malou alla lui remplir au ruisseau). Alors Mili-Mali-Malou et Boby comprirent qu'il était temps pour eux de s'en aller.

Ils dirent au revoir à l'homme et à la femme, et ils firent une caresse au petit chien. (Le bébé s'était endormi.) Et au moment où ils franchissaient le ruisseau, l'homme leur cria :

« Si vous avez des casseroles, des poêles ou des marmites à réparer, vous savez maintenant où trouver Martin le rétameur ! »

Et voilà pourquoi, les jours suivants, Mili-Mali-Malou et Boby Blin se mirent à la recherche de tous les gens qui pouvaient avoir des casseroles, des poêles ou des marmites trouées ou au manche branlant, et proposèrent de les porter à Martin le rétameur. Et les gens furent très contents de voir que Martin le rétameur réparait ces ustensiles beaucoup plus rapidement que M. Rugis le forgeron, car, lui, il n'était pas aussi occupé à forger des fers à cheval, à arranger des charrues et d'autres grosses pièces de ce genre. Martin le rétameur et sa femme en furent très reconnaissants à Mili-Mali-Malou et à Boby Blin.



Mais comme le dit Mili-Mali-Malou :

« Si nous leur trouvons beaucoup de travail, ils pourront continuer à

vivre ici. Et si nous ne pouvons pas avoir ce train pour nous, je préfère encore qu'il soit pour monsieur Rétameur, madame Rétameur et bébé Rétameur, plutôt qu'à n'importe qui d'autre. N'es-tu pas de mon avis, Boby ? »

Et Boby Blin lui donna entièrement raison.





CHAPITRE III

Mili-Mali-Malou et la plante surprise.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou était en train de planter des semences de radis roses dans son petit jardin à elle, qui se trouvait à côté de la jolie maison blanche au toit de chaume où elle habitait avec Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton et Tantine.

Le Papa de Mili-Mali-Malou cultivait toutes sortes de légumes dans son grand jardin potager — des pommes de terre, des navets, des choux, des petits pois – que toute la famille de Mili-Mali-Malou mangeait chaque jour aux repas. Il cultivait également des fruits – groseilles, framboises, cassis, fraises et pommes – que l'on mangeait au dessert, ou dont Maman faisait des confitures et des tartes pour tout le monde. Mais, quand même, rien de tout cela n'était aussi bon que ce que récoltait Mili-Mali-Malou elle-même dans son petit jardin.

Il n'y avait pas beaucoup de place dans ce jardin, bien sûr ! Et Mili-

Mali-Malou ne pouvait y planter que de petits légumes, comme des radis, des oignons ou des laitues, et souvent il y en avait si peu qu'elle ne pouvait en offrir qu'une minuscule portion à chacun des membres de sa grande famille. Mais on appréciait toujours beaucoup ces petits échantillons, et toutes les fois qu'on en dégustait, c'était un véritable festin !

Or, ce jour-là, Mili-Mali-Malou semait un assez grand nombre de graines, parce qu'elle s'était dit que, pour une fois, ce serait bien agréable de pouvoir offrir au moins deux radis par personne : deux pour Papa, deux pour Maman, deux pour Bon-Papa, deux pour Bonne-Maman, deux pour Tonton, deux pour Tantine, et peut-être même deux pour la petite-amie-Suzanne et deux pour Boby Blin, ainsi que – naturellement – deux pour Mili-Mali-Malou elle-même ! (Combien de radis cela fait-il au total ?)

Elle était en train de gratter doucement la terre avec ses doigts pour recouvrir les semences, quand soudain, devinez qui elle vit arriver sur la route ? C'était M. Rugis, le forgeron, pour une fois tout propret et portant un beau costume. Il allait faire une petite promenade avec la demoiselle qui aidait Mme Hubin à la boulangerie.

« Bonjour, monsieur Rugis, lui dit Mili-Mali-Malou cri le regardant par-dessus la haie.

— Bonjour, toi, là-bas, répondit M. Rugis en la regardant, lui aussi, par-dessus la haie. Mais que vois-je ? Une petite fille qui creuse la terre avec le bout de son nez !

— Je ne creuse pas la terre avec mon nez ! protesta Mili-Mali-Malou. Je plante des graines de radis avec mes mains. Mais comme mon nez me chatouillait, je me le suis gratté. Est-ce qu'il est sale ?



— C’est très bien comme ça, dit le forgeron. J’ai toujours remarqué que ce qui pousse le mieux a été planté par les gens qui n’ont pas peur de se salir le nez. Dis-moi donc, que sèmes-tu cette fois ?

— Des radis roses, dit Mili-Mali-Malou. Beaucoup de radis roses. Pour Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine. Et quelques-uns en plus, j’espère.

— Ma parole ! s’écria le forgeron. Tu veux nourrir la famille entière à toi toute seule, pas d’erreur ! Tu devrais essayer de faire pousser quelque chose comme… Attends un peu ! je crois que j’ai une idée. Supposons que je te donne une plante : aurais-tu la place nécessaire pour la mettre dans ton jardin ?

— Quelle sorte de plante ? demanda Mili-Mali-Malou, très intéressée.

— C’est une plante que je cultive moi-même, et j’en ai une de reste. Je ne crois pas que ton papa en fasse pousser dans son jardin, et tu serais donc la seule à en avoir une.

— C’est quelque chose qu’on peut manger ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Et comment ! On en fait des gâteaux, des confitures et je ne sais trop quoi encore, répondit le forgeron.

— Il y en aurait assez pour Papa, Maman, Bon-Papa, Bonne-Maman, Tonton et Tantine ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Oui, et même pour toi !

— Et ça tiendrait là ? demanda Mili-Mali-Malou, de plus en plus intéressée, en montrant un espace libre entre ses semis de radis. Là, il n’y a encore rien. Elle est grande comme quoi, votre plante ?

— Oh ! à peu près comme ça, répondit le forgeron, en écartant les mains d’une vingtaine de centimètres. Mais il lui faut un sol riche. As-tu du terreau ?



« Bonjour, M. Rugis », lui dit Mili-Mali-Malou.

— Papa en a, je crois, dit Mili- Mali-Malou. Il a fait un tas d’herbe et de feuilles, là-bas, qu’il laisse pourrir.

— Bon ! eh bien, tu lui demanderas de t’en donner un peu, et tu le répandras sur la terre. Je t’apporterai cette plante demain. C’est une plante surprise : tu la repiqueras, et tu verras ce que ça donnera !

— Je vous remercie beaucoup, monsieur Rugis », dit Mili-Mali-Malou, en se demandant ce que pouvait bien être cette plante.

Là-dessus, le forgeron poursuivit son chemin avec la demoiselle (qui l'avait attendu patiemment tout ce temps-là), et Mili-Mali-Malou courut trouver son père pour lui demander s'il pouvait lui donner un peu de terreau. Il lui en apporta plusieurs pelletées, et elle le répandit sur l'espace libre entre les semis de radis, en espérant que M. Rugis n'oublierait pas la plante surprise.

Et M. Rugis n'oublia pas.

Dès le lendemain soir, quand il eut fini de forger à grand fracas des fers à cheval sur son enclume, à l'aide de son marteau, il retira son tablier de cuir, ferma la grande porte de la forge, et bientôt Mili-Mali-Malou, qui l'attendait avec impatience, le vit arriver sur la route. Il avait mis la plante dans sa poche, après avoir enveloppé dans un gros papier ses racines et la motte de terre qui les entourait.

Avec mille précautions, Mili-Mali-Malou l'aida à la retirer de sa poche. Puis le forgeron aida Mili-Mali-Malou à la repiquer dans l'espace libre entre les semis de radis roses.

Et la plante se dressa là, fièrement, toute seule au milieu du petit jardin (parce que, naturellement, les radis n'avaient pas encore germé).

« N'oublie pas de l'arroser souvent ! » lui recommanda le forgeron quand il s'en alla dîner. Mili-Mali-Malou promit de ne pas oublier, elle lui dit au revoir et merci, puis elle courut trouver son père pour tout, lui raconter.

Aussitôt, Papa vint examiner la plante avec la plus grande attention. (Elle avait deux grandes feuilles rugueuses, et deux cotylédons très doux au toucher.) Puis il dit : « C'est donc là une plante surprise ? Bon ! bon ! nous verrons. »



Maman vint elle aussi examiner la plante :

« Ne serait-ce pas une courge ? » demanda-t-elle.

Mais Mili-Mali-Malou était absolument certaine que ce n’était pas une courge. En effet, M. Rugis lui avait dit que Papa ne cultivait pas cette espèce de plante dans son jardin ; or, Papa avait justement plusieurs courges.

Et voilà que la plante surprise se sentit bientôt si à l’aise dans le petit jardin qu’elle se mit à grandir, à grandir ! ...

Les radis roses, eux aussi, se mirent à grandir, mais la plante surprise allait beaucoup plus vite qu’eux. Elle déploya de longues tiges au ras du sol, avec des vrilles qui s’accrochaient à tout ce qu’elles trouvaient. Bientôt, elle recouvrit tous les petits radis de ses larges feuilles rugueuses, et elle remplit entièrement le petit jardin de Mili-Mali-Malou.





CHAPITRE IV

Mili-Mali-Malou et sa citrouille.

Un beau jour, de larges fleurs jaunes s'épanouirent sur la plante surprise. Quand elle les vit, Mili-Mali-Malou s'écria :

« Oh ! venez vite voir mes fleurs surprise ! »

Et Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton et Tantine vinrent voir les fleurs.

« Ho ! ho ! il me semble qu'elle se porte à merveille, ta plante ! dit Papa.

— C'est certainement une courge, dit Maman.

— Non, dit Bon-Papa, ce n'est pas une courge.

— Ces fleurs ressemblent pourtant beaucoup à celles de la courge ! fit observer Bonne-Maman.

— On ne tardera pas à savoir ce que c'est, dit à son tour Tonton.

— Quoi que ce soit, dit Tantine, il semble bien que, cette fois, Mili-

Mali-Malou aura de quoi remplir nos assiettes ! »

Mais Mili-Mali-Malou était un peu déçue.

« Je ne vois encore rien qu'on puisse manger, dans cette plante, dit-elle. Et à cause d'elle, mes radis ne pourront plus pousser, parce qu'ils sont tous étouffés par ces feuilles ! »

Quelques jours plus tard, Mili-Mali-Malou remarqua que l'une des fleurs présentait une sorte de renflement jaune, au-dessous des pétales, juste à l'extrémité de la tige. Et lorsque la fleur se fana, la boule jaune se mit à grossir.

Mili-Mali-Malou alla chercher Maman pour la lui montrer. Et Maman dit aussitôt :

« Cette fois, je sais ce que c'est !

— Quoi donc ? demanda Mili-Mali-Malou.

— C'est une citrouille, évidemment ! dit Maman.

— Oh, oh, oh ! » fit Mili-Mali-Malou, toute surprise.

Imaginez-vous ça ! … Une vraie citrouille qui poussait dans le petit jardin de Mili-Mali-Malou ! Une citrouille comme celle dont la fée avait fait un carrosse pour Cendrillon, un magnifique carrosse tiré par un attelage de souris !

« Oh, oh, oh ! » fit de nouveau Mili-Mali-Malou.



Maintenant, elle ne regrettait plus que les radis eussent été en partie

perdus. (Il en poussa tout de même assez pour lui permettre d'en offrir un à Papa, un à Maman, un à Bon-Papa, un à Bonne-Maman, un à Tonton, un à Tantine, et un tout petit à Mili-Mali-Malou elle-même… Combien cela fait-il au total ?) Et elle était folle de joie à l'idée que, bientôt, elle irait couper la grosse citrouille dans son petit jardin à elle, pour l'offrir à toute la famille.

Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton et Tantine prirent l'habitude de lui dire, quand ils la rencontraient : « Comment pousse ton carrosse, Cendrillon ? », et Tonton voulut même lui faire croire, un jour, qu'il venait d'apercevoir une souris qui arrivait au galop pour s'atteler au carrosse et le traîner au bal !

Cette année-là, il y eut un été très chaud, ce qui fit grand plaisir à la citrouille (et aussi à Mili-Mali-Malou), et la citrouille continua à grossir. Bientôt, d'autres petites boules citrouilles se mirent aussi à pousser sous d'autres fleurs ; deux d'entre elles devinrent même si volumineuses que Papa donna un peu de paille à Mili-Mali-Malou pour la déposer sur le sol afin de soutenir les citrouilles. Mais ce fut la première citrouille qui devint la plus grosse de toutes.

Quand M. Rugis le forgeron passait sur la route, il s'arrêtait chaque fois pour regarder pardessus la haie, et il disait que la citrouille de Mili-Mali-Malou était plus grosse que n'importe laquelle des siennes.

La fin de l'été arriva. On coupa les blés, on récolta les pommes, et l'on s'apprêta à célébrer au village la fête de la moisson qui avait lieu, tous les ans, dans la cour de l'école. Les grandes personnes envoyaient leurs dons à l'avance, pour qu'on les mît sur l'estrade, mais les enfants les apportaient le jour même de la cérémonie.



Papa envoya une grosse courge et quelques-unes de ses plus belles poires. Maman envoya plusieurs pots de confiture. Bon-Papa envoya un énorme bouquet de roses. Bonne-Maman envoya quelques fromages frais. Tonton envoya un panier d'œufs. Tantine envoya un bouquet de lavande.



Et devinez-vous ce que Mili-Mali-Malou apporta, le jour de la fête ?

Eh bien, elle alla tout d'abord examiner ses citrouilles, la plus grosse et celle qui venait après. Puis elle dit à Maman :

« Maman ! qu'est-ce que la fête de la moisson ? Et pourquoi apporte-t-on des fruits, des légumes, et toutes sortes d'autres dons ?

— C'est une vieille tradition du village, répondit Maman.

— Mais que fait-on ensuite de ce que l'on apporte, de ces légumes, de

ces fruits, de ces confitures ? demanda Mili-Mali-Malou.

— On les donne à l'hôpital et à l'asile de vieillards, dit Maman, et cela fait plaisir à de pauvres gens.

— Alors, dit Mili-Mali-Malou, est-ce que ça ne serait pas gentil si j'offrais ma grosse citrouille ? Nous pourrions manger la seconde, et les plus petites, n'est-ce pas ? »

Dans l'après-midi du dimanche suivant, tous se mirent en route vers le village, après avoir revêtu leurs plus beaux vêtements : Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton, Tantine, et Mili-Mali-Malou… et la citrouille ! Mili-Mali-Malou avait coupé elle-même la tige avec un grand couteau (Papa l'avait un peu aidée), elle l'avait soigneusement nettoyée avec un linge humide (Maman l'avait un peu aidée), et la citrouille était si grosse, si lourde, que Papa dut la transporter dans une brouette jusqu'au village.

De tous côtés, on voyait arriver des enfants, les bras chargés de dons : la petite-amie-Suzanne avait un gros bouquet de fleurs de son jardin, marguerites, soucis et glaïeuls ; Boby Blin apportait un panier de petites pommes jaunes qui poussaient au fond de son enclos.

Puis tous les enfants défilèrent devant les organisateurs de la fête, qui reçurent leurs dons et les déposèrent sur une grande table.

Mili-Mali-Malou était si contente d'offrir une si belle citrouille que lorsqu'elle se fut débarrassée de sa lourde charge, elle se mit à danser d'un pied sur l'autre en battant des mains, jusqu'à ce que Maman l'eût rappelée. Alors, elle vint sagement s'asseoir, et pendant que l'on prononçait quelques discours, elle admira l'estrade ornée de fleurs et de feuillages, et toutes les bonnes choses qui s'empilaient sur la grande table : paniers de fruits, de légumes, corbeilles d'œufs, pots de miel et de confiture.

Et sa citrouille trônait, énorme, jaune, lisse et bien ronde, au milieu de toutes les bonnes choses qu'avaient apportées les enfants. (Mais tout de

même, elle ne paraissait pas aussi énorme que dans le tout petit jardin de Mili-Mali-Malou !)



Après la fête, chacun rentra chez soi. Et pendant le goûter, Maman dit :

« Cette semaine, j'ai l'intention de faire des confitures. Et je pensais que ce serait peut-être une bonne idée de faire de la confiture de citrouille. Citrouille et abricots mélangés, c'est délicieux. Qu'en pensez-vous ? »

Tout le monde tourna alors les yeux vers Mili-Mali-Malou. Et celle-ci dit aussitôt :

« Oh ! oui, Maman ! c'est une bonne idée. Dois-je aller tout de suite couper ma seconde citrouille, et les autres plus petites ? »

Cette semaine, donc, Maman fit une grande quantité de pots de confiture de citrouille et d'abricots – et elle fut aidée par Mili-Mali-Malou. Le samedi suivant, Maman lui permit d'inviter à goûter la petite-amie-Suzanne et Boby Blin, et ils eurent tous de la confiture de citrouille sur des tartines de beurre, ainsi que du gâteau au chocolat et de la tarte aux pommes.

Et Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton, Tantine, et la petite-amie-Suzanne, et Boby Blin, et Mili-Mali-Malou elle-même, tout le monde trouva que c'était la meilleure confiture qu'ils aient jamais mangée.

Et la première fois qu'elle revit M. Rugis le forgeron, Mili-Mali-Malou

lui offrit un petit pot de confiture de citrouille, pour lui tout seul, afin de le remercier de lui avoir donné la plante surprise.





CHAPITRE V

Mili-Mali-Malou
demoiselle d'honneur.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou se prépara à assister à un mariage.

Ce n'était pas du tout un de ces mariages ordinaires, où vous devez vous contenter de faire la haie devant l'église pour admirer la mariée, ainsi que les messieurs et dames en grande toilette.

Non, c'était un mariage d'une importance extraordinaire.

M. Rugis le forgeron allait épouser la demoiselle qui aidait Mme Hubin à la boulangerie, et (ce qui était le plus important aux yeux de Mili-Mali-Malou) il devait y avoir deux demoiselles d'honneur. Ces demoiselles d'honneur seraient Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne !

Mili-Mali-Malou regrettait beaucoup que Boby Blin ne pût être, lui aussi, demoiselle d'honneur, mais Boby Blin disait que cela lui était bien égal, parce qu'il s'intéressait surtout, lui, au repas qui aurait lieu après la

cérémonie.

Jadis, au village, quand un forgeron ou un membre de sa famille se mariait, on avait coutume de « faire exploser l'enclume » avec de la poudre à fusil, devant la forge, pour célébrer cet événement. C'est ce que racontait M. Rugis. Il disait que son père s'était marié ainsi, de même que son oncle, ses deux tantes, son grand-papa et, très longtemps auparavant, son arrière-grand-papa. Et c'était ainsi qu'il voulait lui aussi qu'on le marie, d'une façon « parfaitement convenable ».

Boby Blin ne pensait pas que des forgerons, avec leurs mains noires et leurs visages ruisselants, puissent avoir un mariage « parfaitement convenable ». Il faut dire qu'il n'avait encore jamais assisté à un mariage de forgeron, et qu'il n'en avait même jamais entendu parler, pas plus d'ailleurs que Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne .



Pourtant, bien qu'il ne fût pas demoiselle d'honneur, Boby Blin avait reçu une invitation en règle pour ce mariage, de même que M. et Mme Blin (le père et la mère de Boby Blin), M. et Mme Mauger (le père et la mère de la petite-amie-Suzanne), toute la famille de Mili-Mali-Malou (Papa, Maman, Bon-Papa et Bonne-Maman, Tonton et Tantine), ainsi que quelques autres bons amis du forgeron. Car, bien entendu, seuls les bons amis reçoivent des invitations en règle pour un mariage ; les autres personnes doivent se contenter de faire, la haie devant l'église ou de

regarder passer le cortège dans la rue.

Un après-midi, alors qu'on n'était plus qu'à quelques jours du mariage, Mili-Mali-Malou revenait de l'école en compagnie de la petite-amie-Suzanne et de Boby Blin. Et quand ils arrivèrent devant le magasin de grains (auprès duquel habitait Boby Blin), ils entendirent un grand « cling-clang ! » qui venait de la forge toute proche. Ils firent donc tous trois un petit détour pour aller regarder. (Car personne ne peut passer devant une forge où l'on martèle du métal, sans avoir envie de jeter un coup d'œil à l'intérieur.)

M. Rugis était en train de réparer une charrue, ce qui n'était pas aussi intéressant à regarder que quand il ferrait un cheval, mais il y avait un joli petit morceau de fer tout rouge sur l'enclume, et le forgeron tapait dessus pour le façonner. Le gros marteau frappait et rebondissait immédiatement, comme s'il avait eu peur de se brûler et ne voulait pas rester longtemps au contact du métal. Et l'énorme enclume retentissait si violemment à chaque « bang ! » que le forgeron n'entendait rien quand on lui parlait. Mais bientôt il se détourna, plaça de nouveau le morceau de métal dans le feu, pour le réchauffer, et son apprenti se mit à tirer sur la poignée du gros soufflet.



Le bruit était alors beaucoup moins fort, ce qui permit à Mili-Mali-

Malou de crier :

« Bonsoir, monsieur Rugis ! »

Et M. Rugis répondit :

« Bonsoir, vous, là-bas. Vous revenez de l’école ? Allons, vas-y, Gaston ! Fais marcher le soufflet ! »

L’apprenti tira avec plus d’ardeur sur la poignée, et le feu rugit en lançant des étincelles.

« Est-ce que c’est son nom ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Je m’appelle Thomas, dit l’apprenti, sans cesser de faire aller le soufflet.

— Il ne peut pas y avoir deux Thomas ici, expliqua le forgeron. C’est déjà mon prénom. Alors, lui, il doit se contenter de Gaston. Et maintenant, attention ! Sortez-vous de là ! »

Tous trois reculèrent précipitamment quand le forgeron, à l’aide d’une longue tenaille, retira du feu le métal chauffé à blanc, le déposa sur l’enclume, puis se mit à y percer des trous. Le foret semblait s’enfoncer dans le métal brûlant aussi facilement que dans du beurre. Lorsque le fer refroidit et redevint gris et dur, le forgeron alla le remettre dans le feu. On put alors poursuivre la conversation.



« Où mettez-vous la poudre quand vous faites exploser l’enclume ? demanda Boby Blin.

— Dans ce trou-là ! » dit le forgeron, en montrant du doigt l'enclume.

Boby Blin, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne s'approchèrent donc pour voir. Et c'était vrai : il y avait un petit trou carré sur le dessus de l'enclume, au milieu. (Regardez une enclume si vous en avez l'occasion, et vous verrez ce trou.)

« Ça ne doit pas contenir beaucoup de poudre ! dit la petite-amie-Suzanne, un peu déçue.

— Il y en aura suffisamment pour faire un fameux « boum ! » dit le forgeron. Vous ne voudriez tout de même pas que je vous fasse tous sauter en même temps, n'est-ce pas ?

— Avez-vous déjà de la poudre ? demanda Mili-Mali-Malou.

— Oui, j'en ai, répondit M. Rugis.

— Et où la gardez-vous ? demanda la petite-amie-Suzanne, en regardant tout autour d'elle.

— Pas dans les environs, je peux te l'assurer ! dit M. Rugis.

— Et comment l'avez-vous eue ? » demanda Boby Blin.

Mais le forgeron lui répondit qu'il ne trahirait jamais de semblables secrets. Puis il retira du feu le morceau de fer et recommença à le marteler.

Quand il l'eut remis une nouvelle fois dans le feu, Mili-Mali-Malou lui dit :

« Tantine a presque terminé nos robes de demoiselles d'honneur, monsieur Rugis !

— Hé ! je l'espère bien ! s'écria le forgeron. Comment crois-tu que je pourrais me marier samedi prochain si vos robes n'étaient pas prêtes ? Allons ! Gaston ! active-toi un peu !

— Ce sont des robes longues, qui nous tombent presque jusqu'aux pieds, expliqua la petite-amie-Suzanne. Mais on y fera ensuite des fronces et des ourlets pour que nous puissions les mettre le dimanche. Et quand nous aurons grandi, on pourra défaire les ourlets.

— Ça, c'est une bonne idée ! dit le forgeron. Je vais demander que l'on fasse aussi quelques ourlets à mon habit de noces ; comme ça, je pourrai ensuite le porter le dimanche. »

En entendant cela, l'apprenti du forgeron se mit à rire si bruyamment (sans cesser de souffler) qu'il couvrit les rires des trois autres.

Puis le forgeron repêcha dans le feu le métal chauffé à blanc, et il le plongea dans une bassine d'eau qui se trouvait à côté. Cela produisit un violent sifflement, un nuage de vapeur et une odeur bizarre.

« Pourquoi faites-vous cela ? demanda Boby Blin.

— C'est pour tremper l'acier, expliqua le forgeron, tout en plaçant le morceau de métal contre la charrue, pour voir s'il allait bien en place. C'est pour lui donner du nerf, tu comprends ? comme quand tu prends un bain froid par un jour de grosse chaleur. »

Il posa de nouveau le fer sur l'enclume, prit un marteau plus petit et commença de frapper le métal à petits coups. Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin pensèrent alors qu'il était temps de partir, et, après avoir dit au revoir à M. Rugis, ils rentrèrent chez eux pour goûter.



Après le goûter, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne essayèrent une nouvelle fois leurs robes de demoiselles d'honneur. Puis Tantine se remit à coudre avec ardeur, afin que les robes fussent prêtes à temps pour le mariage.





CHAPITRE VI
Mili-Mali-Malou au mariage du forgeron.

Enfin, le grand jour arriva. Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne, toutes deux vêtues de longues robes roses, et portant un bouquet de roses à la main, pénétrèrent dans l'église avec la demoiselle qui aidait Mme Hubin à la boulangerie. M. Rugis les attendait.

Dans son nouvel habit bleu marine, avec son col très blanc, ses manchettes, et une fleur blanche à la boutonnière, M. Rugis était si propre, si élégant, que Mili-Mali-Malou hésita à le reconnaître. (Pourtant elle l'avait déjà vu bien habillé, le dimanche sur la place du village, ou bien quand il se promenait avec la demoiselle qui aidait Mme Hubin à la boulangerie.)

Après la cérémonie, Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne suivirent les nouveaux époux jusqu'à la porte de l'église. Tout le monde souriait. Mlle Pernette tenait l'harmonium, dont Gaston, l'apprenti

forgeron, actionnait la soufflerie. (Décidément, ce garçon passait son temps à souffler !) Et Mlle Pernette jouait si fort, Gaston appuyait avec tant d'énergie sur le bras du soufflet, que c'est un miracle si, à eux deux, ils ne firent pas éclater l'harmonium ! (Mais c'est qu'ils n'avaient pas tous les jours l'occasion de jouer pour un mariage !)

Puis les deux demoiselles d'honneur, ainsi que la mariée et le marié, s'arrêtèrent sous le porche de l'église pour se faire photographier.

Ensuite, on forma un cortège et l'on descendit la rue. On passa devant la maison du forgeron, puis devant la forge (qui était fermée), et l'on remonta jusqu'à l'auberge, où une grande salle avait été réservée pour le repas de noce.

Tout le monde prit place autour de la grande table, et l'on se mit à manger, à boire, à bavarder, à plaisanter, à faire des discours, à applaudir, et à rire.

Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin mangèrent, applaudirent et rirent comme tous les invités (bien que je ne sois pas certaine que Boby Blin ait ri autant que les autres – car il était trop occupé à remplir son assiette !).

Les enfants eurent deux glaces chacun (grâce à Bonne-Maman et à deux autres personnes qui ne voulurent pas des leurs) ; ils eurent aussi une grosse portion du gâteau de noce et un morceau de presque tous les autres gâteaux, parce que M. Rugis insista pour qu'ils prennent de tout, malgré les protestations de leurs mères qui trouvaient qu'ils en avaient bien assez. (Comme il était gentil, le forgeron !)

Et puis vint le grand moment, quand tout le monde quitta l'auberge pour se diriger vers la forge, où l'on allait « faire exploser l'enclume ».



M. Rugis ouvrit la grande porte de la forge et fixa les battants de chaque côté. Ensuite Papa, Tonton, M. Blin et M. Salé, l'épicier, unirent leurs efforts pour traîner la lourde enclume dans la ruelle. (L'enclume avait été nettoyée pour l'occasion, et ils ne se salirent pas les mains autant que vous pourriez le croire.)

Puis M. Rugis versa un peu de poudre noire dans le petit trou carré de l'enclume. (Boby Blin ne parvint pas à voir où il était allé la prendre.) On disposa un long morceau de cordon (appelé la mèche), depuis le trou jusqu'au sol. Enfin, M. Rugis tira de sa poche une boîte d'allumettes, il en frotta une, et enflamma l'extrémité de la mèche.

Alors toutes les personnes présentes s'écartèrent précipitamment pour former un vaste demi-cercle devant la forge et elles attendirent l'explosion.

Maman, Mme Mauger et Mme Blin recommandèrent à Mili-Mali-Malou, à la petite-amie-Suzanne et à Boby Blin de rester auprès d'elles. M. Rugis alla se placer auprès de la demoiselle qui aidait Mme Hubin à la boulangerie (mais elle ne devait plus y aller, maintenant qu'elle était devenue Mme Rugis, et M. Rugis avait dit que son travail consisterait désormais à s'occuper de son mari). Comme elle semblait effrayée et portait les mains à ses oreilles, M. Rugis lui passa le bras autour de la taille.

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne se bouchèrent à moitié les oreilles, et se mirent à sauter d'un pied sur l'autre, tant elles étaient énervées. Mais Boby Blin, lui, enfonça les mains dans ses poches et resta complètement immobile, en disant qu'il tenait à bien voir et à bien entendre.

La petite flamme courut le long de la mèche et se rapprocha. Puis elle commença à grimper contre l'enclume. Tous attendirent, en retenant leur souffle, la formidable explosion. On attendit. On attendit.

Et l'on attendit encore.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda enfin M. Rugis, en lâchant la taille de la jeune dame qui était maintenant Mme Rugis. La mèche s'est- elle éteinte ? Que personne n'avance ! Il y a du danger. »

On attendit encore un peu plus. Mais toujours rien !

Finalement, M. Rugis s'approcha de l'enclume, suivi des autres messieurs. (Les dames auraient bien voulu les en empêcher !)

« Ah ! voilà ! s'écria M. Rugis. La mèche s'est éteinte au moment où elle atteignait le rebord de l'enclume. Alors, qu'allons-nous faire ? Elle est trop courte pour qu'on la rallume, et je n'en ai pas d'autre.

— J'ai de la ficelle, dit Boby Blin, en commençant à fouiller dans les poches de sa culotte.

— Apporte-la ici, pour qu'on voie ça », lui dit M. Rugis.

Boby Blin s'approcha donc pour lui donner la ficelle, et il en profita pour jeter un coup d'œil dans le trou empli de poudre.

« Croyez-vous que cette ficelle brûlera ? demanda Papa.

— C'est possible, répondit M. Salé l'épicier, si on la frotte avec un morceau de cire.

— Je crois que j'en ai, dit Boby Blin, en recommençant à fouiller dans ses poches.

Alors, Boby Blin retourna ses deux poches.

— Donne-le-moi, dit M. Rugis. Mais qu'as-tu donc dans tes poches ? ...

tout un bazar ?

— C’est de la cire d’abeilles, pas de la cire de bougie, dit Boby Blin.

— Ça ne fait rien, pourvu que ce soit de la cire, dit M. Blin.

— Je crois qu’elle s’est collée au fond, dit Boby Blin, en continuant à fouiller.

— Ah ! ces garçons ! s’écria Mme Blin. Qu’est-ce qu’ils vont encore fourrer dans leurs poches !

— Le plus simple serait de les retourner », suggéra Tonton.



Alors, Boby Blin retourna ses deux poches.

Alors, Boby Blin retourna ses deux poches. Et il y en avait, des choses, dedans : des billes, des marrons d’Inde, du mastic, un canif, un taille-crayon, une clef brisée, quelques sous, de vieux timbres, bien d’autres

choses encore ! et collé dans la doublure, le long de la couture, on découvrit enfin un morceau de cire d'abeille que l'on détacha à l'aide du canif.

« Tu nous rends un grand service, Boby ! » lui dit le forgeron. Et après avoir enduit de cire la ficelle, il la disposa pour qu'elle pendît le long de l'enclume, jusqu'au sol. Il frotta une allumette et enflamma l'extrémité de la nouvelle mèche. Chacun s'empressa de s'écarter, on forma de nouveau un vaste demi-cercle autour de l'enclume, et l'on attendit comme la première fois.

La petite flamme avança lentement, puis s'arrêta et parut sur le point de s'éteindre. Mais elle reprit sa marche, atteignit le pied de l'enclume et commença à grimper. Tout le monde attendait. Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne se bouchèrent les oreilles en échangeant un sourire ; Boby Blin enfonça de nouveau les mains dans ses poches, fronça les sourcils et regarda bien droit devant lui.

Puis la petite flamme atteignit le rebord de l'enclume. Tout le monde retint son souffle. Mili-Mali-Malou appuya les mains sur ses oreilles, mais craignant de ne rien entendre, elle les écarta un petit peu… et juste à cet instant, il y eut un énorme, un formidable

« BOUM ! »

Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne firent un bond en poussant un cri perçant, parce qu'elles avaient été surprises, et pourtant elles s'y attendaient ! Boby Blin éclata de rire et parut ravi. Et tous les autres spectateurs se mirent à parler ensemble et à pousser des exclamations quand ils s'approchèrent de l'enclume. Elle n'avait pas du tout été abîmée par l'explosion, et l'on voyait juste un peu de poussière noirâtre autour du trou.



Puis tous les invités vinrent serrer la main au forgeron et à son épouse, en leur disant que ç'avait été un très beau mariage, et en leur faisant mille vœux. Le forgeron les remercia tous chaleureusement.

Et quand ce fut au tour de Mili-Mali-Malou, de la petite-amie-Suzanne et de Boby Blin de serrer la main aux nouveaux époux et de leur dire : « Merci-de-nous-avoir-invités-à-ce-beau-mariage », M. Rugis s'écria :

« Eh bien, les amis ! Qu'aurait été ce mariage sans vous, mes demoiselles d'honneur, et sans toi, Boby, toi qui as trouvé dans tes poches tout ce qu'il nous fallait ? Je ne parviens pas à me l'imaginer ! »

Tout le monde se mit à rire, et M. Rugis frappa sur l'épaule de Boby Blin avec tant d'énergie que Boby faillit tomber sur les genoux. (Mais le forgeron ne lui fit tout de même pas mal, rassurez- vous !)

Ainsi Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin comprirent qu'ils avaient joué un rôle extrêmement important pour permettre à M. Rugis de célébrer un mariage de forgeron « parfaitement convenable ».





CHAPITRE VII

Mili-Mali-Malou et les méchants garçons.

Un beau jour, Mili-Mali-Malou se trouvait dans la boutique de M. Salé l'épicier, où elle venait faire quelques commissions pour Maman. Comme l'épicier était en train de servir un autre client, Mili-Mali-Malou était restée sur le seuil, en attendant, et elle observait Boby Blin qui faisait tourner une toupie de bois, sur le trottoir d'en face, devant le magasin de grains de son père.

Soudain, quelques gamins firent leur apparition dans la rue. Quand ils passèrent devant Boby Blin, l'un d'eux donna un coup de pied à sa toupie et l'envoya dans le ruisseau, tandis qu'un autre lui arrachait sa casquette et la jetait par terre ; après quoi ils s'éloignèrent en poussant des cris moqueurs.

Boby Blin parut très contrarié. Mais il se contenta de ramasser sa casquette, il l'épousseta et la remit sur sa tête ; puis il alla chercher sa

toupie, enroula sa ficelle tout autour et se remit à jouer.

Au même instant, M. Salé disait : « Eh bien, jeune demoiselle, qu'y a-t-il pour votre service ? » Aussi Mili-Mali-Malou dut-elle s'éloigner de la porte pour se faire servir.

Mili-Mali-Malou avait déjà vu ces gamins auparavant. Ils n'étaient pas du village, mais étaient venus habiter récemment aux environs. Ils traînaient toujours dans les rues et faisaient beaucoup de tapage.

Mili-Mali-Malou acheta ce dont Maman avait besoin : une boîte de cacao, deux boîtes de sardines et une livre de prunes noires (pour faire une tarte), puis elle sortit de la boutique pour traverser la rue et aller parler à Boby Blin.

Mais au moment où elle mettait le pied sur le trottoir, les gamins apparurent de nouveau dans la rue, de son côté cette fois, et en passant auprès d'elle ils la bousculèrent si violemment qu'elle laissa échapper son panier. Les boîtes roulèrent sur le sol en tintant, et le sac de prunes creva, répandant son contenu.

Au lieu de s'excuser, les gamins se mirent à ricaner, puis ils s'éloignèrent en se retournant de temps en temps pour regarder Mili-Mali-Malou.

Boby Blin traversa la rue pour venir l'aider.

« Boby, lui dit Mili-Mali-Malou, je crois qu'ils ont fait exprès de me bousculer !

— Une bande d'imbéciles ! dit Boby Blin en commençant à ramasser les prunes.

— Mais pourquoi font-ils cela ? demanda Mili-Mali-Malou. Et à toi, ils t'ont fait tomber ta casquette ! Pourquoi ? »

Boby Blin répondit par un grognement, et il continua de ramasser les prunes.

M. Salé l'épicier surgit sur le seuil de sa boutique, pour voir ce qui se passait, et il dit :

« Ces petits imbéciles ont fait tomber ton panier, n’est-ce pas ? Tu diras à ta mère de laver les prunes, il n’y aura pas grand dommage. Ils mériteraient une bonne leçon, ces garnements ! »

Gigi, la nièce de Mlle Mouton, traversa la rue en courant. Elle avait tout vu de la boutique de sa tante, situé presque en face.

« Ils forment une bande ! dit-elle à Mili-Mali-Malou et à Boby Blin. Ils passent leur temps à essayer de faire tomber le chapeau des gens, ou ce qu’ils tiennent à la main. Ils ont nommé un chef et ont formé une vraie bande !



— Ce sont des ânes », dit Boby Blin.

Et il retourna sur le trottoir devant chez lui, en enroulant la ficelle autour de sa toupie.

Mili-Mali-Malou lui cria : « Merci ! » puis elle se mit en route pour retourner chez elle avec son panier. Et la Gigi de Mlle Mouton l’accompagna un bout de chemin, tout en lui parlant de « la bande » et des mauvais tours que jouaient les gamins.

« Ils sont trop bêtes, dit Mili-Mali-Malou. Je ne veux plus entendre parler d’eux.

— Oh ! moi non plus ! » dit la Gigi de Mlle Mouton.

Mais elle n’en continua pas moins à parler d’eux, jusqu’au moment où elles arrivèrent à l’étang aux canards. Alors elles se séparèrent, et Mili-

Mali-Malou remonta la route jusqu'à la jolie maison blanche au toit de chaume, où Maman attendait les provisions.

Le lendemain matin, la petite-amie-Suzanne passa pour voir si Mili-Mali-Malou voulait venir jouer dehors avec elle.

Mili-Mali-Malou était justement en train d'aider Maman à nettoyer le plus gros chaudron où l'on eût jamais fait des confitures. Et Maman donna une cuiller à la petite-amie-Suzanne pour qu'elle aidât, elle aussi, à la nettoyer. Et quand le chaudron eut été bien récuré à l'aide des deux cuillers, les fillettes lavèrent leurs mains et leur visage tout collant de sucre, puis Maman leur donna à chacune une grosse tartine de confiture et leur dit d'aller la manger dehors, dans les champs.



Elles traversèrent la route, escaladèrent la clôture de branches et descendirent lentement le sentier qui courait à travers champs. Elles mangeaient leur tartine, bavardaient, et trouvaient grand plaisir à leur promenade.

Et comme elles allaient tourner dans le sentier qui mène à la forge (c'est toujours un très joli sentier, que je vous conseille de suivre si vous ne savez où aller), la petite-amie-Suzanne dit soudain :

« Regarde ces garçons, là-bas. Que font-ils ? »

Mili-Mali-Malou regarda, tout en léchant la confiture de ses doigts, et

elle aperçut les garçons qui formaient ce que la Gigi de Mlle Mouton appelait « la bande ». Ils s'étaient mis en embuscade derrière la haie, à côté de la clôture de branches la plus proche.

« Ils nous attendent pour faire tomber nos chapeaux, dit Mili-Mali-Malou. Mais voilà, nous n'en avons pas ! ils vont être bien attrapés !

— Nous ferions peut-être mieux de retourner chez nous, dit la petite-amie-Suzanne.

— Non ! dit Mili-Mali-Malou. Ce sont des imbéciles, voilà tout. Moi, je continue. »

Elles poursuivirent donc leur chemin et escaladèrent la clôture, d'abord Mili-Mali-Malou, puis la petite-amie-Suzanne.

Et juste au moment où celle-ci venait de passer, l'un des gamins s'élança vers elles, fit tomber la tartine de confiture de la main de la petite-amie-Suzanne (il n'en restait heureusement pas beaucoup), et retourna se cacher derrière la haie.

La petite-amie-Suzanne ne fut pas contente du tout de se voir privée du reste de sa tartine. Mais Mili-Mali-Malou fut encore plus mécontente de reconnaître le garçon qui avait joué ce vilain tour.

« C'est Marcel Bigard, dit-elle. Tu sais ? Le garçon qui a gagné la course le jour de la fête. Boby Blin le connaît bien. Pourquoi fait-il des bêtises pareilles ? »

La petite-amie-Suzanne regarda sa tartine de confiture qui gisait par terre.

« Maintenant, je ne peux plus la manger, dit-elle. Je la porterai aux canards. » (Parce que, vous le savez bien, on ne doit pas gâcher le pain.)

Alors Mili-Mali-Malou se contenta d'aller crier : « Tu es un imbécile, Marcel ! » au coin de la haie, puis elles continuèrent leur chemin, passèrent devant la forge et se dirigèrent vers l'étang aux canards. (Comme le forgeron ne frappait pas sur son enclume et ne faisait rien d'intéressant, elles ne s'arrêtèrent pas pour regarder.)

Boby Blin était dans son jardin, près du magasin de grains de son père, et il réparait la serrure du vieux hangar aux bicyclettes qui se dressait dans un coin. Il vit venir les fillettes sur le sentier, et comme elles ne passaient pas devant la clôture du jardin, du côté de la rue, il devina qu'elles avaient obliqué dans un autre chemin. Alors il sortit de chez lui, et les retrouva près de l'étang aux canards.



Il y avait là cinq canards qui caquetaient et barbotaient dans l'eau ; la petite-amie-Suzanne cassait son pain en tout petits morceaux, mais ça n'en faisait quand même pas beaucoup pour chaque canard.

« Bonjour, Boby, lui dit Mili-Mali-Malou, lorsqu'il s'approcha d'elles. Que penses-tu de ça : Marcel Bigard est maintenant avec la bande ! Il a fait tomber la tartine de Suzanne dans la poussière !

— Oui, je l'ai vu avec les autres, dit Boby Blin.

— Il faut faire quelque chose, proposa Mili-Mali-Malou.

— Hum ! fit Boby Blin.

— Faisons tomber leurs casquettes, et nous verrons s'ils aiment ça ! dit la petite-amie-Suzanne.

— Je ne vois pas pourquoi nous serions aussi bêtes qu'eux, dit Mili-Mali-Malou. Je ne veux pas avoir affaire à cette bande.

— Nous pourrions former une bande nous-mêmes ? suggéra Boby Blin.

— Oh ! Oui ! » s'écrièrent en même temps Mili-Mali-Malou et la petite-amie-Suzanne. (Aussitôt, chacune essaya de pincer l'autre la première, parce qu'elles avaient parlé ensemble.)

Puis tous trois commencèrent à s'interroger pour savoir ce qu'ils pourraient bien faire, dans leur bande.

« Il faut qu'elle soit complètement différente de l'autre, dit Mili-Mali-Malou. Ils font tomber les chapeaux des gens : nous, nous les ramasserons.

— Ils laissent grandes ouvertes les barrières des prés : nous les refermerons ! dit la petite-amie-Suzanne.

— Et nous pourrons tenir des réunions secrètes dans notre vieux garage à bicyclettes, dit Boby Blin. Il y a une serrure et une clef. »





CHAPITRE VIII

Mili-Mali-Malou et sa bande.

C'était une idée magnifique !

Et aussitôt, la nouvelle bande se mit au travail pour enlever la poussière et les toiles d'araignée du garage à bicyclettes. (On n'y mettait plus de bicyclettes depuis longtemps.)

Et comme ils étaient en plein travail – nettoyant le sol avec le balai de jardin, grattant dans les coins avec le plantoir, et frottant la vitre de la petite lucarne avec des poignées d'herbe – ils entendirent soudain des cris et un bruit de pas précipités. Ils regardèrent à travers les fentes de la baraque et aperçurent des garçons qui sortaient en courant du jardin de Mme Jacquot, la femme du facteur.

« Venez ! » dit Boby Blin à sa bande.

Ils se précipitèrent dehors pour voir ce qui se passait.

Mme Jacquot était dans son jardin, elle levait les bras au ciel, et tout son linge fraîchement lavé gisait sur le sol.

« Oh ! ces garçons ! criait-elle. Ils ont décroché ma corde à linge ! Regardez mon linge, dans quel état il est ! »

Boby Blin ramassa le bout de la corde, et tous trois essayèrent de la soulever pour la rattacher, mais elle était trop lourde, avec tout ce linge qui pesait sur elle. Alors Mme Jacquot leur dit d'enlever les pinces et de ramasser le linge avec précaution pour qu'il ne se salisse pas davantage. Mais l'herbe était propre et le linge presque sec, de sorte qu'il n'y eut pas beaucoup de mal. Il fallut seulement rincer une ou deux serviettes, aux endroits où elles avaient touché la clôture.

La nouvelle bande recueillit toute les pinces dans un panier et aida Mme Jacquot à porter le linge dans la cuisine. Mme Jacquot les remercia beaucoup de leur gentillesse.

« Ce n'est pas aussi grave que je l'avais cru, quand j'ai vu tomber la corde à linge, leur dit-elle. Est-ce que vous aimez les groseilles ? »

Elle leur en donna une poignée à chacun, puis ils retournèrent dans le garage à bicyclettes où ils tinrent immédiatement une réunion secrète.

Le lendemain, la Gigi de Mlle Mouton apprit l'existence de la nouvelle bande, et elle demanda si elle ne pourrait pas en faire partie. Elle en avait si grande envie qu'ils l'acceptèrent. Alors ils fixèrent les règlements de leur association : ils s'engageaient à ne révéler à personne les secrets qu'ils échangeaient pendant leurs réunions privées ; à ne pas dire où était cachée la clef du garage à bicyclettes ; à ne pas raconter qu'ils feraient de bonnes actions en ramassant les affaires qui traînaient, en réparant ce que d'autres avaient abîmé, en refermant les barrières des enclos. Ils promirent d'observer les règlements de la bande, et ils prirent encore d'autres décisions dans ce genre.

Cela leur donna donc beaucoup de travail : ils aidèrent Mme Mulot, la

femme du couvreur, à rattraper ses poulets qui s'étaient enfuis sur la route ; ils surveillèrent les barrières des enclos pour empêcher les vaches et les moutons de s'échapper ; ils ramassèrent chapeaux, casquettes et objets appartenant à d'autres enfants, lorsque ceux-ci avaient été bousculés. Et chaque fois qu'ils devaient discuter une importante question, ou que l'un des membres de la bande voulait distribuer quelque chose aux autres – des pommes par exemple – ils se retrouvaient tous dans le garage à bicyclettes où ils tenaient une réunion secrète.

Ah ! comme elles leur plaisaient, ces réunions !

Un jour, comme ils sortaient du garage à bicyclettes, ils aperçurent Marcel Bigard qui flânait tout seul devant la clôture des Blin. Et quand Boby Blin alla passer exprès de son côté, Marcel Bigard murmura :

« Dis donc… est-ce que vous ne m'accepteriez pas dans votre bande ? Je n'aime pas l'autre bande… et je préférerais venir avec vous. C'est possible, tu crois ? »

Boby Blin lui répondit qu'il devait réfléchir à la question et demander l'avis des autres.

Il le fit, et ils acceptèrent Marcel Bigard dans leur bande, à condition qu'il respectât le règlement. Dès qu'il les eut rejoints, ils entamèrent une grande partie de ballon dans la prairie proche de l'école.

Et voilà que deux autres garçons s'en vinrent flâner dans les parages, en les observant, comme s'ils désiraient jouer avec eux. Bientôt, ils adressèrent la parole à Boby Blin :

« Nous n'aimons plus beaucoup notre bande, lui dirent-ils. Nous en avons assez. C'est lui qui en avait eu l'idée… »

Et ils désignèrent du doigt un troisième garçon qui s'éloignait lentement, tout seul, sur le chemin. C'était lui qui avait été leur chef.

A sept, ils purent faire alors de grandes parties de ballon ou de barres. Le garage à bicyclettes était maintenant trop petit pour qu'ils puissent s'y réunir tous ensemble, et ils s'en servirent pour y ranger les affaires

appartenant à la bande ou pour rédiger en secret d'importants messages.



Quelques jours plus tard, alors que la bande allait entamer une nouvelle partie de ballon, Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne et Boby Blin se mirent à chuchoter entre eux, en lançant des coups d'œil vers l'ancien chef de bande qui, n'ayant plus rien à faire, était venu s'asseoir sous un arbre et les observait (tout en faisant semblant de regarder ailleurs).

Et quand ils eurent fini de chuchoter entre eux, Boby Blin se dirigea vers l'arbre.

« Si tu veux jouer avec nous, tu n'as qu'à venir, dit-il au garçon.

— Vrai ? Je ne demande pas mieux ! » s'écria le garçon tout réjoui, qui se releva d'un bond pour aller rejoindre les autres.

Avec un si grand nombre de joueurs, ils firent alors une magnifique partie, et, par la suite, parvinrent à former une excellente équipe.

Et le croirez-vous ? Quelques semaines plus tard, quand le moment arriva où ces garçons de passage durent quitter le pays pour retourner chez eux, personne ne fut content de les voir partir.

Mili-Mali-Malou, la petite-amie-Suzanne, Boby Blin et la Gigi de Mlle Mouton auraient même beaucoup plus regretté leur départ, s'ils n'avaient eu la consolation de pouvoir de nouveau s'entasser à quatre dans le garage à bicyclettes pour recommencer à y tenir leurs réunions secrètes.